



La sociologie de la littérature selon Jean-Charles Falardeau

The Sociology of Literature According to Jean-Charles Falardeau

Simon Langlois

Number 76, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110913ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110913ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langlois, S. (2022). La sociologie de la littérature selon Jean-Charles Falardeau. *Les Cahiers des Dix*, (76), 97–116. <https://doi.org/10.7202/1110913ar>

Article abstract

Jean-Charles Falardeau was the first in Quebec to lay the foundation for a sociological analysis of literature, focusing on the analysis of the hero, the study of the world view, and the examination of ideologies implicit in novels, not to be identified as mere reflections of society. Falardeau considers them as social objects and as textual objects. His analysis of the novel *Maria Chapdelaine*, a youth text published in Québec's *L'Événement Journal*, illustrates in advance his approach, but also how the reception of a novel can change over time.

La sociologie de la littérature selon Jean-Charles Falardeau

SIMON LANGLOIS

Jean-Charles Falardeau est le père de la sociologie de la littérature au Québec et il fait partie des auteurs de langue française ayant jeté les bases de cette discipline. Il a explicité sa pensée et fait paraître ses analyses empiriques dans son ouvrage *Notre société et son roman* (1967) et dans un essai servant d'introduction générale à sa thèse de doctorat sur documents soutenue à l'Université Laval en 1971¹. Né en 1914, Falardeau s'intéressait à la littérature depuis le temps de son cours classique². Inscrit à l'École des sciences sociales de l'Université Laval en 1938, il fut critique littéraire dans le journal étudiant *L'Hebdo-Laval*. La qualité de ses textes lui a valu l'invitation à participer à un numéro spécial du quotidien *L'Événement Journal* de Québec, le 21 août 1939, soulignant le 25^e anniversaire de la parution du roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, publié d'abord en feuilleton dans

1. Jean-Charles FALARDEAU, *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions HMH, coll. « Sciences de l'homme & humanisme », 1967 ; « Problématique d'une sociologie du roman ». Thèse de doctorat (sociologie), Québec, Université Laval, 1972.
2. Simon LANGLOIS, « Jean-Charles Falardeau, sociologue et précurseur de la Révolution tranquille », *Les Cahiers des Dix*, 66 (2012), p. 201-268.

le quotidien parisien *Le Temps* en 1914. Encore étudiant, Falardeau signe alors un texte remarquable³. Comme on le verra, il est très critique du roman tout en posant un œil étonnamment averti sur la société canadienne-française de l'époque qui préfigure ses talents de sociologue. Pour illustrer l'approche de Falardeau en sociologie de la littérature, nous accorderons une place privilégiée à son analyse du roman de Louis Hémon. Ce texte est un bon exemple qui annonce son approche en sociologie de la littérature, écrit dans un style littéraire qui tranche avec le jargon et la technicité de bien des analyses sociologiques!

La perspective de Falardeau consiste à établir des liens entre l'œuvre romanesque et la société, tout en rejetant l'idée que le roman soit le simple reflet d'une réalité sociale. Il conteste d'emblée la position de Lucien Goldmann, sociologue français bien connu dans les années 1960 :

À son avis, les véritables sujets de toute création culturelle sont les groupes sociaux et non les individus isolés. Cette conception est fondée sur la notion marxiste qui veut que ce qui caractérise l'individu humain soit son immersion dans un sujet transindividuel et infiniment extensible : la société⁴.

Jean-Charles
Falardeau est
le père de la
sociologie de
la littérature au
Québec.

3. J.-C. FALARDEAU, « Un soir, Maria Chapdelaine... », *L'Événement Journal*, 21 août 1939, p. 4-5.

4. J.-C. FALARDEAU, « Problématique d'une sociologie du roman », *op. cit.*, p. 39.

L'approche de Falardeau est à l'opposé de celle de Goldmann :

L'artiste et l'écrivain sont aussi sujets que quiconque aux processus historiques, aux pressions de la culture, aux enserrements de la vie de groupe. Ils n'en sont pas moins les responsables originels et originaux de leurs œuvres. L'œuvre littéraire renvoie d'abord à l'auteur individuel qui l'a conçue et réalisée⁵.

Le roman est une création spécifique à partir d'éléments que l'écrivain trouve en lui-même et autour de lui.

Il pousse jusqu'à leurs limites des destinées dont il a trouvé des indices dans son expérience. Il rend explicite ce qu'il a vu comme latent ; il décrit comme vraisemblable ce qu'il a pressenti comme possible ; il offre comme organisé ce qu'il a observé comme diffus. [...] L'œuvre ainsi créée place le lecteur au centre d'un univers, celui du romancier, qui tout à la fois n'est pas la société réelle et dérive de la société réelle. [...] Le roman, c'est la société rêvée, transposée, recomposée, transfigurée, refigurée, transcendée⁶.

Falardeau a privilégié deux axes d'analyse des œuvres en sociologie de la littérature. Pour lui, celles-ci — romans, poèmes ou pièces de théâtre — peuvent être lues comme des objets sociaux et comme des objets textuels. Ces deux angles de lecture sont typiques de l'approche qu'il a pratiquée et théorisée et il a accordé moins d'attention aux aspects institutionnels et aux « mondes de l'art » — au sens donné à ce terme par Howard Becker : réception, réseaux de diffusion, critiques, prix, marché, etc. — qui retiennent aussi l'attention de nos jours en sociologie.

Le roman comme objet social

Dans leur exposé d'introduction au deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques*, tenu à Québec en 1962, sur le thème *Littérature et société canadiennes-françaises*, Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau

5. *Ibid.*

6. J.-C. FALARDEAU, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », *Recherches sociographiques*, 5, 1-2 (janvier-août 1964), p. 123.

avancent que la littérature permet « la saisie d'une totalité sociale⁷. » Pour sa part, Falardeau considère que les romanciers sont des *révélateurs*. « La littérature exprime ce qui nous constitue le plus spécifiquement et le plus profondément nous-mêmes et ce qui nous fait semblables à d'autres, ce qui nous rattache à de très anciennes racines humaines⁸. » Dans une conférence prononcée en 1963, il s'attarde ainsi à montrer comment trois auteurs canadiens-français du XIX^e siècle — Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Antoine Gérin-Lajoie et Errol Bouchette — ont « décrit ou transposé » la société de leur époque. À travers les trois romans écrits par ces derniers, Falardeau caractérise « une époque tragique » de l'histoire canadienne-française au milieu du XIX^e siècle. « Le Canada français est politiquement et économiquement dominé par les Anglais. Ceux qui voudraient constituer une élite nouvelle se heurtent à eux comme aux remparts d'un univers interdit⁹. » Pour Falardeau, il est possible de dégager, à travers les romans, les évolutions sociales et les discontinuités

La perspective
de Falardeau
consiste à
établir des liens
entre l'œuvre
romanesque et
la société, tout
en rejetant l'idée
que le roman soit
le simple reflet
d'une réalité
sociale.

-
7. Fernand DUMONT et J.-C. FALARDEAU, « Avant-Propos », *Recherches sociographiques*, dossier *Littérature et société canadiennes-françaises*, 5, 1-2 (janvier-août 1964), p. 8.
 8. J.-C. FALARDEAU, *Notre société et son roman*, op. cit., p. 7.
 9. J.-C. FALARDEAU, « L'évolution du héros dans le roman québécois », *Conférence J.-A. de Sève*, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1968, p. 10.

observables dans la culture et dans la société. Ainsi, vers les années 1933 et 1934, il voit un tournant décisif dans la littérature canadienne-française avec l'abandon de la « fidélité à une thématique et à une stylistique traditionnelles¹⁰ », doublée par l'apparition de la ville et des milieux urbains dans les œuvres.

L'armature théorique et méthodologique déployée par Falardeau afin de caractériser l'œuvre romanesque comme objet social tient en trois composantes. Le sociologue caractérise d'abord les traits spécifiques du héros dans le roman. Les attitudes, les traits professionnels, l'appartenance à une classe sociale, notamment, retiennent son attention. Il dégage ensuite ce qu'il appelle, à la suite de Fernand Dumont, la vision du monde qui transparait dans le roman. Enfin, il s'attarde à l'idéologie implicite dans l'œuvre. Nous expliciterons sa pensée sur ces trois approches analytiques en donnant des exemples puisés dans ses analyses et en accordant une attention spéciale à sa lecture de *Maria Chapdelaine*.

Falardeau centre d'abord son attention sur le héros romanesque. Il dégage les modèles qui guident ses conduites de même que la structure sociale et l'espace dans lesquels il s'insère :

Je m'attacherai aux traits du héros romanesque et à ses attitudes devant l'existence : de quelle façon a-t-il perçu et utilisé le temps ? Quels ont été ses projets de vie et ses réalisations ? Quelle a été sa façon d'occuper l'espace, de communiquer avec ce monde physique, de communiquer avec autrui¹¹ ?

Dans *Notre société et son roman*, il résume son approche :

Tout univers romanesque comporte d'abord plusieurs niveaux de significations : signification des personnages, de leurs actions, des symboles qui envoûtent leurs projets d'existence ou leurs drames ; signification de leur vision d'eux-mêmes par rapport aux autres qu'ils affrontent et qui les confrontent, des rêves qui les sollicitent et des absolus qu'ils poursuivent¹².

10. *Ibid.*, p. 12.

11. J.-C. FALARDEAU, « L'évolution du héros », art. cit., p. 8.

12. J.-C. FALARDEAU, *Notre société et son roman*, op. cit., p. 123.

Dans ses premiers textes en sociologie de la littérature, Falardeau campe les héros d'une société qualifiée à son époque de traditionnelle.

Le héros du roman traditionnel, roman paysan ou roman historique, est un héros qui est ou se veut exemplaire. Il a une vision du monde qui lui est donnée et à laquelle il veut correspondre. Il a la préoccupation, souvent l'obsession de se conformer à un modèle idéal, abstrait, qui est posé à priori, en dehors et au-dessus de lui, avant toute expérience existentielle¹³.

Le sociologue observe que la figure du prêtre est très souvent présente à côté du héros dans les romans du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle — période, rappelons-le, au cours de laquelle l'Église catholique occupait une large place dans la société canadienne-française :

Souvent, le prêtre est à ses côtés, comme un démiurge magique, pour lui proposer ou lui rappeler ce modèle. Même si le prêtre n'est pas là, le héros lui laisse intérieurement le dernier mot. Le héros vit dans un temps défini avec netteté et imbibé par la nostalgie du passé¹⁴.

Le sociologue observe que, dès les années 1930 et suivantes, les héros romanesques changent radicalement dans les romans de Robert Charbonneau, Jean-Charles Harvey, Robert Élie, André Giroux et bien d'autres. Dans l'après-guerre 1939-45, la ville devient un espace concret qui conditionne le destin des personnages, notamment dans les romans de Gabrielle Roy et de Roger Lemelin :

Pour la première fois, le héros urbain est d'un quartier populaire et il est directement aux prises avec un conflit qui oppose des valeurs traditionnelles, celles de son espace d'origine, et des valeurs nouvelles : l'argent, la liberté, la conquête, l'amour, le succès, associées avec des quartiers favorisés et avec les sphères supérieures de la société¹⁵.

Le sociologue se penche ensuite sur les héros dans les romans de ses contemporains (Marie-Claire Blais, Jacques Ferron, Claire Martin, Gérard Bessette, Claude Jasmin, entre autres). Des thèmes nouveaux apparaissent,

13. *Ibid.*, p. 13.

14. J.-C. FALARDEAU, « L'évolution du héros », art. cit., p. 13-14.

15. *Ibid.*, p. 18-19.

tels que l'amour, la recherche d'identité, le rapport au père, etc. Cette période de l'histoire québécoise correspond à l'entrée dans la modernité avancée et à l'avènement de la Révolution tranquille. « La vision du monde va prendre une allure cinématographique sans cesser pourtant de se complaire dans les retours en arrière¹⁶. » Poursuivant ses lectures (Hubert Aquin, Jean Basile, Jacques Godbout, etc.), Falardeau note la présence acceptée et valorisée de la ville, de Montréal en particulier, et il souligne « les façons positives dont les personnages la perçoivent et l'occupent¹⁷. »

La deuxième dimension analytique qu'il privilégie consiste à cerner la vision du monde qui transparaît dans les personnages d'un roman, « une vision du monde qui tout à la fois tient de celle du romancier, de celle de sa société et de son époque¹⁸. » Dans sa conférence de 1968, il explique son approche :

Je ne m'attache donc pas principalement à la structure formelle (composition, techniques, style) des œuvres, bien que j'en reconnaisse l'importance selon le cas. [...] Le style nous livre-t-il jamais à lui seul [...] le « véritable contenu » de l'œuvre littéraire ? Je ne le crois pas¹⁹.

« La littérature romanesque est un puissant courant du fleuve où s'entremêlent les symboles, les visions du monde et les systèmes de pensée qui supportent nos aspirations, nos rêves et nos raisons de vivre, comme individus et comme collectivité²⁰. »

La cohérence d'une œuvre tient fondamentalement à ce que celle-ci exprime une « vision du monde », c'est-à-dire une certaine perception de l'univers humain, des normes qui le régissent, des valeurs qui y ont cours, de sa relation ou non avec un au-delà du monde²¹.

Cette représentation sociale s'exprime dans une topographie sociale donnée. Ainsi, il a analysé en profondeur de nombreux romans comme

16. *Ibid.*, p. 23.

17. *Ibid.*, p. 29.

18. *Ibid.*, p. 9.

19. *Ibid.*, p. 8-9.

20. J.-C. FALARDEAU, *Notre société et son roman*, op. cit., p. 121.

21. J.-C. FALARDEAU, « Problématique d'une sociologie du roman », op. cit., p. 42-43.

Bonheur d'occasion ou *Les Plouffe* en faisant appel aux catégories de la sociologie afin de situer les héros et les personnages dans leurs diverses appartenances depuis le cadre géographique, la famille, les institutions et les classes sociales. Falardeau reprend à son compte la perspective mise de l'avant par Fernand Dumont, qui écrivait : « La littérature élève au-dessus du discours de la vie un autre discours qui veut enfermer dans la cohérence de la forme la signification du premier²². » Le roman tire sa substance de la vie réelle — Falardeau l'a montré avec conviction —, mais il n'est pas d'abord un simple miroir et il ne se limite pas à refléter le réel. Dit autrement, le roman n'est pas une monographie sociologique décrivant la vie d'une famille dans le quartier Saint-Henri de Montréal ou dans la basse-ville de Québec.

Falardeau s'attache enfin à cerner l'idéologie véhiculée dans l'œuvre littéraire, soit la définition de la situation implicite et le programme d'action qui oriente les acteurs du roman.

Nous avons surtout cherché à dégager l'idéologie propre à l'auteur de chaque œuvre. Si, par idéologie, nous entendons toute définition de la situation d'un ensemble social qui est proposé à la fois comme diagnostic et comme projet d'action, il n'y a aucun doute que chacune des œuvres dont nous traitons repose sur une structure idéologique²³.

Revenons à sa lecture de *Maria Chapdelaine*. Au moment où Falardeau publie son article dans *L'Événement Journal*, Louis Hémon est un auteur connu et même célèbre, un quart de siècle après la parution de son roman. Un lac du Québec a été nommé à son nom en 1917 par la Société de géographie du Québec, un monument a été érigé à sa mémoire à Péribonka par la Société des arts, sciences et lettres du Québec en 1919 et son roman, traduit en anglais par Andrew Macphail, a été publié chez Chapman à New York et à Toronto en 1916, sans oublier que l'édition parisienne a été un grand succès de librairie à partir de 1921.

Pour Falardeau, le roman *Maria Chapdelaine* a conforté l'image stéréotypée d'un certain Québec rural, traditionnel, clérical et tricoté serré autour d'un clocher d'église — comme le donnent à penser la première scène décrite dans

22. F. DUMONT, « La sociologie comme critique de la littérature », dans F. DUMONT et J.-C. FALARDEAU [dir.], *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, p. 237.

23. *Ibid.*, p. 12.

le roman et les premiers mots : « *Ite missa est* » —, une représentation sociale qui restera marquante dans plusieurs milieux en dehors de la province jusqu'à la Révolution tranquille des années 1960. Il s'insurge d'emblée contre cette image du Canada français que le roman lui semble avoir véhiculée. L'œuvre de Hémon est bien loin de lui parler, comme le montre sa perception de l'héroïne du roman :

Maria Chapdelaine est aussi lointaine de moi que Thérèse Desqueyroux, Augustin Méridier ou Laurent Pasquier. Lointaine à la fois et très proche ; lointaine non seulement géographiquement, mais par tout ce qu'elle est et ce qu'elle représente, de toute la force de son personnage et du symbole dont elle est un signe émouvant,

écrit-il dans les premières lignes²⁴. Il poursuit : « Ainsi, la douce figure de Maria, qu'on ne crie au scandale, m'étonne et m'émeut sans que j'aie l'impression d'être de sa famille. Elle est presque pour moi une étrangère ; ce qu'elle signifie se passe loin de nous ». Son jugement est catégorique : le roman met en scène « une réalité qui n'a plus

pour nous qu'un intérêt historique, nostalgique ».

Falardeau caractérise ensuite l'univers social du roman, mais pour mieux le critiquer. Il use d'un procédé qu'il emprunte à Louis Hémon lui-même, qui avait mis en scène « des voix mystérieuses qui harcèlent, en guise d'épilogue à son histoire, la petite paysanne au cœur brisé, destinée à vivre au milieu du désert hérissé de souches et d'ennuis ». Il imagine un dialogue fictif avec « une Maria très lucide qui se mêlerait d'interpeller son acteur de 1939 qui est sur le point de ne pas la comprendre ».

Au début de ce dialogue, la parole est donnée à Maria, qui défend son personnage et l'univers dans lequel elle vit, façon indirecte pour Falardeau de converser en fait avec l'auteur du roman et de se défendre à l'avance de ne pas l'avoir compris. La jeune femme exprime d'abord les raisons pour lesquelles elle est restée au nord, près de sa famille. Son amoureux était décédé en forêt, sa mère était morte et elle ne voulait pas abandonner sa famille en migrant vers les États-Unis avec un autre prétendant, se « résignant » à épouser Eutrope Gagnon. « Tu ignores ce que je suis devenue, près des rives de Péribonka. Peu importe.

24. Sauf avis contraire, toutes les citations qui suivent sont tirées de l'article de Jean-Charles Falardeau, paru dans *L'Événement Journal*, le 21 août 1939, p. 4-5.

Nous sommes du même pays », avance-t-elle, en interpellant son interlocuteur. Falardeau s'insurge en lui répondant. Non, il n'est pas du même pays :

Le même pays ? Sur la carte, d'accord. Nous ne sommes pas des parents ; vous êtes d'au-delà la forêt. Loin, très loin [...] Mon pays ? J'habite depuis toujours la ville, Maria. Mon père est né à la campagne. Une campagne ordonnée et sereine, définitive, tout près de la ville. C'est la campagne que je connais ; j'y suis retourné chaque semaine depuis mon enfance. Cette campagne-là, Maria Chapdelaine, ce n'est pas la tienne, plaide-t-il.

Falardeau ne soulignera nulle part dans son texte l'originalité du romancier qui, à cette époque, met en scène une femme qui a la responsabilité de l'avenir, comme l'a précisé ma collègue de la *Société des Dix*, Lucie Robert : « Il fallait un Français pour opérer ce changement qui consiste à utiliser un scénario déjà en vigueur dans le théâtre et le roman en France, mais pas ici », avance-t-elle²⁵. Soulignons aussi au passage que Nathalie Heinich a montré que le roman avait été apte à dégager plusieurs traits de la condition féminine il y a fort longtemps, et avec régularité dès le ^{xix}^e siècle, donc bien avant que la sociologie parvienne à en faire l'objet d'études que l'on connaît de nos jours. « Parce qu'il met en scène les opérations fondamentales du travail identitaire, le roman guide la mise en évidence des spécificités les plus saillantes de l'identité féminine²⁶ », soutient-elle.

Falardeau voit dans la littérature deux moments, ou un double mouvement, bien explicités dans sa thèse de doctorat, même s'il n'a pas souligné lui-même l'originalité et la signification du personnage de la jeune Maria Chapdelaine. « Dans le premier moment, le roman est appréhendé comme un écho ou une transposition d'éléments significatifs de la vie sociale²⁷ ». Le second moment montre pour sa part que le roman ne peut être réduit à n'être que le reflet de la société.

25. Communication personnelle de Lucie Robert à l'auteur. Voir aussi son « Liminaire », *Tangence*, 127 (2021), dossier Louis Hémon, *pluriel et exemplaire ? Ruptures, succès, oublis*, p. 5-11.

26. Nathalie HEINICH, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996, p. 341.

27. J.-C. FALARDEAU, *Pour une sociologie du roman*, op. cit., p. 45.

Le roman va plus loin, car il nous révèle de l'inconnu au sujet de la société. Encore là, la littérature n'est pas sans similitudes avec l'art qui explique en partie les véritables ressorts de la société. L'œuvre romanesque permet de remonter à l'origine des représentations du monde, des symboles, des mythes²⁸.

Falardeau sort ensuite sa casquette de sociologue et il entreprend de contrer l'image d'un Québec rural homogène et traditionnel que le roman de Hémon a contribué à répandre. Toujours en s'adressant à Maria, il évoque la diversité des milieux ruraux québécois, une idée encore peu répandue à l'époque.

J'ai vu d'autres campagnes québécoises ; j'ai vu le cultivateur traditionaliste des campagnes qui m'entourent ; j'ai vu l'exploitant émancipé des Cantons de l'Est, le pêcheur vaguement agricole de la Gaspésie. [...] Il y a aussi les rudes paysans sacreurs du nord de Montréal [...]. Le paysan canadien-français n'existe pas, Maria ; il y a des familles, des variétés de paysans canadiens, mais si différents et si antithétiques ! [...] Les réalités multiformes de la campagne québécoise [*sic*] s'insurgent contre ton témoignage.

Falardeau a manifestement lu l'ouvrage classique de Léon Gérin, *Le type économique et social des Canadiens*, paru un an auparavant²⁹. L'identification des types de cultivateurs est cependant de son cru, car la nomenclature de Gérin est un peu différente. Rappelons les types que ce dernier distingue : le paysan colonisateur, l'habitant casanier, le cultivateur progressiste, l'exploitant agricole émancipé et l'émigrant déraciné. Premier sociologue québécois, Gérin avait en effet montré la grande diversité du mode rural canadien-français, à distance de la vision stéréotypée de la société traditionnelle homogène³⁰.

Le sociologue poursuit sa description très critique de l'univers rural véhiculé dans le roman et il remet en cause « la fidélité à la terre » et la fidélité au passé qui animent Maria ainsi que l'acceptation de son destin à la fin du roman lorsqu'elle se résigne à épouser le cultivateur Eutrope Gagnon. Or, pour Falardeau, la fidélité n'est pas une fatalité. Il explique à Maria qu'elle

28. *Idid.*, p. 48.

29. Léon GÉRIN, *Le type économique et social des Canadiens*, Montréal, Éditions de l'ACF, 1938.

30. Pour en savoir davantage sur la sociographie de la famille et de la région décrite dans le roman, on pourra lire l'ouvrage de Gérard BOUCHARD, *Quelques arpents d'Amérique. Population, économie, famille au Saguenay 1838-1971*, Montréal, Boréal, 1996.

vit loin du monde des paysans qui ont fui la campagne pour migrer vers White Falls et Lowell (Massachusetts) ou encore vers les villes du Québec.

Les voix que tu as entendues, Maria Chapdelaine, t'ont-elles assez dit que tu nichais dans un tout petit coin d'une province immense comme plusieurs pays d'Europe ? Oui, tu es à l'autre bout du monde. Et tous ces autres paysans canadiens que tu ne connais pas, leurs actes ont souvent protesté contre ta conduite et ta fidélité.

Par cette remarque, Falardeau souligne que les Canadiens français étaient loin de l'attachement à un monde ancien et traditionnel. Ils n'ont pas hésité à chercher une vie meilleure aux États-Unis ou en ville.

Si Falardeau se montre si critique de l'univers social véhiculé par le roman de Hémon, c'est qu'il perçoit que le Canada français est déjà largement entré, à quelques jours du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, dans l'univers urbain et industriel, en décalage avec l'image stéréotypée évoquée plus haut que le roman a contribué à avaliser. C'est cette représentation de la société canadienne-française qu'il critique et qu'il reproche au roman d'Hémon d'avoir véhiculée.

Falardeau prolonge son dialogue imaginaire avec la jeune héroïne du roman. Il lance un véritable cri du cœur qui mérite d'être cité en entier, car il annonce les quinze premières années de recherches que le sociologue entreprendra après ses études à l'université de Chicago, département universitaire reconnu pour ses travaux en sociologie urbaine.

Et moi, Maria, je suis « de la ville ». Comprends-tu ? Et il y en a plus d'un million et demi comme moi « au pays de Québec » qui ne savent pas ta campagne, ni souvent aucune campagne. Qui vivent sur les pavés des rues étroites comme à Québec, ou plus bruyantes à Montréal ; qui gîtent dans les bureaux, peinent dans les usines, sur des camions, vont au cinéma, souffrent du chômage comme des parias anachroniques, ont des poteaux téléphoniques comme horizon (connais-tu la rue Parthenais à Montréal, Maria, ou le quartier Limoilou dans mon village ?), lisent les magazines américains et crèvent d'indigestions politiques. Je reste étonné d'être de la même race que toi ; oui, tu m'es presque une étrangère, pauvre Maria Chapdelaine du pays de Québec...

Cet écrit de jeunesse annonce tout le talent de sociologue et de sociographe de Falardeau. Encore étudiant, il décrit le Québec comme une société urbaine, industrialisée et engagée dans le secteur tertiaire, dont les travailleurs sont

exploités tout en étant impliqués dans la société de consommation marchande nord-américaine, une société dont les citoyens souffrent aussi « d'indigestions politiques ». Un monde bien loin de celui de Maria, un monde qui attend d'être décrit par les romanciers québécois qui viendront dans l'après-guerre et qui sera par la suite analysé par les futurs sociologues. Ce texte montre clairement l'intérêt porté par Falardeau à l'étude de la ville, qui s'est imposé à lui très tôt dans sa vie intellectuelle, un champ d'études nouveau à l'époque.

L'article de Falardeau témoigne de la redéfinition du Québec comme société globale et de la refondation nationale en cours. Dans ce texte de jeunesse — et dans d'autres qui vont suivre dans les années 1940 et 1950 —, Falardeau emploie en effet fréquemment les mots québécois, canadien-français et même canadien comme synonymes. L'orthographe varie aussi : *québécois* ou *québécois* cohabitent, montrant bien le caractère neuf de la référence nationale, non encore précisée conceptuellement, ni spécifiée par la syntaxe. Les deux références nationales — québécoise et canadienne-française — se recoupent et le fractionnement du Canada français, bien décrit par Fernand Dumont³¹ et Fernand Harvey³², n'est pas encore achevé ni même clairement perçu à l'époque.

En commentant l'œuvre de Louis Hémon, Falardeau porte en fait un regard critique sur certaines analyses de sa société qui dominent dans les années 1930, même si on commence à les remettre en question³³. Il perçoit bien la réalité diversifiée des milieux ruraux de son pays et, surtout, les changements rapides de sa société en voie d'urbanisation et d'industrialisation dépendante de l'étranger. Homme de la ville, Falardeau ne reconnaît pas sa société dans le roman de Louis Hémon. Sensible à la vision stéréotypée du Canada français qu'il perçoit autour de lui et qu'il rejette fermement, Falardeau n'est pas en position, comme nous le sommes aujourd'hui, de voir dans l'univers social dépeint dans *Maria Chapdelaine* une fiction parmi d'autres possibles ni la description d'un drame personnel, exemplaire de bien d'autres drames vécus au début du xx^e siècle.

31. F. DUMONT, « Essor et déclin du Canada français », *Recherches sociographiques*, 38, 3 (1997), p. 419-467.

32. Fernand HARVEY, « Le Québec et le Canada français : histoire d'une déchirure », dans S. LANGLOIS [dir.], *Identité et cultures nationales*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 49-64.

33. Voir par exemple les travaux publiés sur les idéologies de cette époque dans F. DUMONT, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY [dir.], *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture », n° 11, 1978, 361 p.

Le roman comme objet textuel

Pour Falardeau, la forme littéraire distingue le roman de la monographie sociologique. Il illustre cette idée en reprenant à son compte l’assertion de Paul Valéry, qui se refusait à écrire « la marquise sortit à cinq heures ». « L’univers imaginaire du roman offre des significations totalisantes de la vie sociale quotidienne et restitue en lumière ses zones d’ombre. Il transpose, recompose, transfigure, transcende et rêve la vie sociale concrète³⁴. » Pour Falardeau, l’originalité du roman donne à voir un monde de possibles :

Le roman est une reconstruction des vies possibles dans la société. De plus d’une manière, une sociologie du roman est une sociologie de la société possible. Il tiendra à la lucidité, aux intuitions, à la patiente et sans doute longue observation du chercheur de découvrir dans la réalité sociale les éléments (types de relations sociales, modes de structuration et de relations des groupes, symboles, valeurs, idéologies, etc.) dont l’œuvre romanesque lui aura d’abord suggéré les indices et dont elle offre, à divers registres, les transpositions imaginaires³⁵.

En commentant
l’œuvre de
Louis Hémon,
Falardeau
porte en fait un
regard critique
sur certaines
analyses de
sa société qui
dominent dans
les années 1930.

34. J.-C. FALARDEAU, *Pour une sociologie du roman*, op. cit., p. 47.

35. *Ibid.*, p. 47-48.

Cette perspective entrevue par Falardeau a été clairement (et longuement) exposée par plusieurs auteurs en sciences sociales, qui ont montré que le roman pouvait être un incontournable instrument de connaissance. Pour ne retenir qu'un exemple, on a présenté Marcel Proust comme un sociologue de génie ayant non seulement explicité la complexité de la société française de son temps, mais aussi comme un auteur ayant eu la capacité d'illustrer des processus sociaux complexes que les sociologues mettront du temps à découvrir. Ainsi, Jacques Dubois, dans son livre *Pour Albertine. Proust et le sens du social* (1997), de même que Catherine Bidou-Zachariassen, dans *Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois* (1997), ont montré que l'écrivain avait fort bien mis en évidence l'émergence de la bourgeoisie arriviste devant l'aristocratie sur le déclin dans sa description des salons parisiens³⁶. Le personnage de madame Verdurin illustre les stratégies de la bourgeoisie parisienne pour s'affirmer face à l'aristocratie. Avant Pierre Bourdieu, Proust donne à voir comment la culture procure un pouvoir symbolique. Selon ces

auteurs, Proust a ainsi pratiqué « une sociologie de la société possible », dont parle Falardeau. De son côté, Livio Belloi a montré comment les rites d'interactions complexes entre les personnages d'*À la recherche du temps perdu* représentaient une étonnante illustration des analyses sociologiques réalisées par Erving Goffmann de l'Université de Chicago dans le dernier tiers du xx^e siècle³⁷. Les écrivains — que ce soit Honoré de Balzac, Émile Zola, John Steinbeck, ou encore Michel Tremblay, Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais — ne formalisent pas de lois sociologiques, mais ils exposent « la vérité du social³⁸ » à travers la fiction d'une manière qui est sociologiquement pertinente.

Poursuivons avec Falardeau, lecteur de Louis Hémon, cette fois avec ses commentaires sur la forme du roman. Il présente ce dernier comme étant une « nouvelle apologétique dans laquelle un Français attentif, il y a vingt-cinq ans, a raconté avec enthousiasme la louange des défricheurs et colonisateurs du nord-est de ma province, "le pays de Québec" ». Il déplore ensuite, on l'a noté plus haut, le procédé de faire

36. Catherine BIDOU-ZACHARIASEN, *Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois*, Paris, Descartes & Cie, 1987; Jacques DUBOIS, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Le Seuil, 1997.

37. Livio BELLOI, *La scène proustienne. Proust, Goffmann et le théâtre du monde*, Paris, Nathan, 1993.

38. Pierre LASSAVE, *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

appel à des voix mystérieuses, qualifié de « faiblesse littéraire ». Falardeau est peu explicite sur les qualités proprement littéraires du roman, sur sa construction ou sur le style de Louis Hémon. Il est clair que, jeune lecteur, Falardeau l'a associé aux courants littéraires d'avant les années 1930 et à la littérature régionaliste ainsi qu'à l'univers social caractéristique des œuvres de l'époque. Au moment où il écrit son texte, Falardeau est conscient qu'une véritable rupture — tant dans les thèmes abordés que dans l'écriture — est en train de se produire dans l'univers romanesque canadien-français avec l'abandon des « romans de la fidélité ». Ses critiques, parues dans la revue étudiante *Hebdo-Laval*, lui avaient fait prendre conscience des changements en cours dans l'univers littéraire. Il avait lu les romans de Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (1933), et de Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés* (1934). Plus tard, dans son livre *Notre société et son roman* (1967), Falardeau sera, avec Gilles Marcotte³⁹ et d'autres, l'un de ceux qui ont le mieux analysé cette rupture, en soulignant l'arrivée de « nos quatre classiques » : Ringuet, Roger Lemelin, Gabrielle Roy et Germaine Guèvremont. Le sociologue résume ainsi sa pensée :

Falardeau
est conscient
qu'une véritable
rupture — tant
dans les thèmes
abordés que
dans l'écriture
— est en train
de se produire
dans l'univers
romanesque
canadien-
français.

39. Gilles MARCOTTE, « Brève histoire du roman canadien-français », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 3 (1958), p. 44-80 ; *Une littérature qui se fait*, Montréal, Éditions HMH, 1962.

C'est entre les années 1925 et 1940 qu'a commencé à naître le roman québécois authentique ; les années 1933 et 1934 ont marqué un tournant décisif ; jusque-là, notre roman a été un roman de fidélité à une thématique et une stylistique traditionnelles⁴⁰.

Toujours sous son identité d'acteur dans ce dialogue fictif, Falardeau critique le lyrisme de la vie rustique québécoise qui ressort sous la plume d'un romancier étranger. En s'adressant à Maria, son allusion vise nettement Louis Hémon :

On t'a prêté un monologue épique ; littérature ! Ni toi, ni aucun de tous les Chapdelaine du Lac Saint-Jean, de l'Abitibi, n'avez jamais ainsi savouré consciemment le charme austère ou la beauté de votre existence [...]. C'est un étranger, ce sont toujours et encore les gens de la ville qui décèlent et expliquent le lyrisme de la vie rustique, l'âpre grandeur d'une destinée comme la tienne.

Falardeau va encore plus loin dans sa critique. « Maria, tu vas bientôt me réciter un discours patriotique ou tomber dans la littérature régionaliste. Comme tu es bien canadienne ! » Façon à peine déguisée pour le jeune étudiant, féru de grande littérature, d'associer le chef-d'œuvre de Hémon à la littérature régionaliste de cette époque. Falardeau conclut son article, cette fois, par une critique plus directe, qu'il assume ouvertement en tant qu'auteur, quittant la formule du dialogue fictif. « Et pourquoi ne pas se demander, tout compte fait, si *Maria Chapdelaine* ne représente pas un paralphénomène de la vie terrienne du pays de Québec ? »

La sociologie contemporaine de la littérature accorde par ailleurs une large place à l'analyse du monde littéraire, plus précisément à l'étude de tout ce qui entoure la production des œuvres littéraires et à l'analyse de leur réception dans la société. Cette dimension de la discipline a été peu développée chez Falardeau. Enfin, dans sa critique, Falardeau aborde brièvement la réception en France du roman de l'auteur breton et il met dans la bouche de l'héroïne, dont il avait vanté la « lucidité », cette phrase lapidaire : « Quel ennui, cette publicité française qui m'a fait passer pour la Jeanne d'Arc du Canada français ! » Façon détournée pour Falardeau de critiquer la douce

40. J.-C. FALARDEAU, « L'évolution du héros », art. cit., p. 12-13.

France à laquelle il était si attaché et qu'il visitera à de multiples reprises comme professeur invité durant sa carrière⁴¹.



De nos jours, nous ne voyons pas dans le roman *Maria Chapdelaine* le portrait de toute une société un peu archaïque, trop rapidement repris dans certains discours des années 1930, teintés d'idéologies qui hérissaient le jeune Jean-Charles Falardeau et qu'il a, en fait, prises pour cibles en critiquant vertement le roman, ou plutôt l'univers social que ce dernier semblait légitimer dans son esprit. L'œuvre de Louis Hémon n'est plus lue dans le même contexte qu'à l'époque où écrivait Falardeau et elle ne suscite plus les mêmes représentations sociales d'un Québec figé dans le passé et dans la fidélité familiale source de cohésion sociale. Pour nous, le roman *Maria Chapdelaine* illustre la vie difficile des paysans-défricheurs canadiens-français d'autrefois, doublée d'une histoire d'amour perdu et d'amour résigné, qui suscite l'émotion par les qualités d'écriture de Louis Hémon. Plusieurs choix cornéliens, typiques des grandes œuvres littéraires, sont mis en scène à travers le personnage de Maria. Allait-elle quitter sa campagne québécoise ou allait-elle migrer vers les lumières et les trottoirs de bois de la ville américaine comme tant d'autres de ses compatriotes ? Allait-elle avoir une vie à elle loin des siens en épousant un migrant et/ou allait-elle plutôt se marier avec un voisin et rester responsable de sa famille en remplacement de sa mère décédée ? Cent ans après sa parution chez Bernard Grasset à Paris, les qualités du roman font qu'on le relit avec bonheur dans un contexte social qui ne favorise plus l'amalgame avec une vision stéréotypée et convenue du Canada français d'autrefois. Avec le recul, nous voyons que Falardeau — prenant prétexte d'une lecture critique du roman de Louis Hémon — a plutôt remis en cause la représentation sociale de la société canadienne-française qui dominait dans plusieurs milieux, dont le roman du voyageur breton avait légitimé bien malgré lui la construction.

41. Rappelons que, étudiant en 1939, il caressait le projet de poursuivre des études avancées à Paris, un projet auquel il avait dû renoncer à cause de la guerre. « L'Europe nous était fermée », écrira-t-il plus tard. « Pages de journal. 3^e épisode ». Transcription de la causerie radiophonique prononcée à Radio-Canada le 15 août 1984, p. 5. Division des archives de l'Université Laval, P126/A,297.

Le roman apporte «la connaissance du cœur et de l'esprit humain», selon le mot de David Lodge. Il porte aussi les marques de son époque dans sa facture et dans son style. Mais le roman parvient à décrypter le social, à en révéler la vérité d'une manière souvent complémentaire à celle du sociologue, que ce soit le roman qualifié de social ou encore celui qui s'en éloigne, comme ce fut le cas pour le Nouveau Roman au xx^e siècle. C'est la tâche de la sociologie de la littérature de proposer, d'un côté, des clés de lecture du social dans les œuvres littéraires et, de l'autre, d'analyser la fonction et la place de celles-ci dans la société. L'œuvre de Falardeau en sociologie de la littérature est exemplaire de ces deux approches. Il a en effet proposé un certain nombre d'orientations théoriques et méthodologiques en privilégiant l'analyse du héros, l'étude de la vision du monde et l'examen des idéologies implicites dans les romans. Il a bien vu que le roman se posait tantôt en complément et tantôt en concurrence avec la sociologie dans cette recherche de la vérité du social. Enfin, il a montré que le roman pouvait être porteur d'une sociologie de la société possible, comme le montrent les meilleures œuvres de nos contemporains. Mais dans son écrit de jeunesse sur *Maria Chapdelaine*, il a aussi illustré *a contrario* comment il était important d'éviter de voir dans le roman un reflet de la société et de prendre garde de l'enfermer dans les significations et les interprétations non fondées que certains lui prêtent.

Résumé / Abstract

Simon Langlois (1^{er} Fauteuil): La sociologie de la littérature selon Jean-Charles Falardeau [*The Sociology of Literature According to Jean-Charles Falardeau*]



Jean-Charles Falardeau a été le premier au Québec à jeter les bases d'une analyse sociologique de la littérature, notamment en privilégiant l'analyse du héros, l'étude de la vision du monde et l'examen des idéologies implicites dans les romans. Ces derniers ne sont pas de simples reflets de la société. Falardeau les considère comme des objets sociaux et comme des objets textuels. Son analyse du roman *Maria Chapdelaine*, texte de jeunesse paru dans *L'Événement Journal* de Québec, illustre à l'avance son approche, mais aussi comment la réception d'une œuvre romanesque peut changer dans le temps.

Mots-clés : Jean-Charles Falardeau — sociologie de la littérature — roman — Louis Hémon — *Maria Chapdelaine*

Jean-Charles Falardeau was the first in Quebec to lay the foundation for a sociological analysis of literature, focusing on the analysis of the hero, the study of the world view, and the examination of ideologies implicit in novels, not to be identified as mere reflections of society. Falardeau considers them as social objects and as textual objects. His analysis of the novel *Maria Chapdelaine*, a youth text published in Québec's *L'Événement Journal*, illustrates in advance his approach, but also how the reception of a novel can change over time.

Keywords : Jean-Charles Falardeau — sociology of literature — novel — Louis Hémon — *Maria Chapdelaine*